

FIGURES DE LA PATERNITÉ DANS LES CONTES DE MAUPASSANT

ANNE AUBRY

UNIVERSIDAD PABLO DE OLAVIDE, SEVILLA (ESPAÑA)

Resumen: La temática de la paternidad es muy importante en los Cuentos de Maupassant. Son pocos los hombres que plantean la paternidad como un sentimiento natural, y en cambio, muchos son los hombres que desean ser padres sin poder llegar a serlo. Intentan entonces vivir este sentimiento de manera espiritual o a través de la adopción. Otros hombres, sin embargo, odian la paternidad, bien porque temen las emociones que les podría provocar semejante experiencia, bien porque son violentos o hasta incestuosos, o sencillamente porque su paternidad es del todo imposible, por motivos sociales. Terminaremos nuestro estudio por la evocación de una búsqueda y propuesta de una nueva forma de paternidad: la paternidad asumida por varios hombres a la vez.

Palabras clave: Maupassant, paternidad, familia, adopción.

Résumé: La thématique paternelle est importante dans les Contes de Maupassant. Rares pourtant sont les hommes qui envisagent la paternité comme un sentiment naturel, plus nombreux sont ceux qui désirent profondément être pères ou qui cherchent à vivre ce sentiment en le spiritualisant, ou en adoptant un enfant. D'autres hommes, au contraire, haïssent la paternité, soit parce qu'ils craignent les émotions que celle-ci pourrait leur faire vivre, soit parce qu'ils sont violents, voire même incestueux, ou parce que leur paternité est impossible. Nous terminerons notre étude par l'évocation d'une recherche maupassantienne d'une nouvelle forme de paternité, soit à travers la farce, soit grâce à une paternité partagée par plusieurs hommes.

Mots-clés: Maupassant, paternité, famille, adoption.

Abstract: The topic of fatherhood is very important in the Tales of Maupassant. There are few men who consider fatherhood as a natural feeling. However, there are many who wish to be parents without ever achieving it. Therefore, they try to experience this feeling in a spiritual way or by means of adoption. Other men hate fatherhood because they fear the emotions that such an experience might provoke or because they are violent or even incestuous, or simply because fatherhood is for them completely impossible for social reasons. We will finish our study by evoking a search and proposal of a new form of fatherhood: a fatherhood assumed by several men at the same time.

Keywords : Maupassant, fatherhood, family, adoption.

PATERNITÉ DÉSIRÉE

Le sentiment «naturel» de paternité.

On trouve dans les Contes quelques rares occurrences d'un amour paternel conçu comme naturel: il s'agit, dans les deux cas, et ce détail est loin d'être insignifiant, de deux célibataires. L'un est un vieil homme qui songe à la fin de sa vie à la vacuité de son existence: «Qu'attendait-il ? Qu'espérait-il ? Rien. Il pensait qu'il doit être bon, quand on est vieux, de trouver, en rentrant au logis des petits enfants qui babillent. Vieillir est doux quand on est entouré de ces êtres qui vous doivent la vie, qui vous aiment, vous caressent, vous disent ces mots charmants et niais qui réchauffent le cœur et consolent de tout.»¹

Le style indirect libre laisse planer le doute sur l'identité de celui qui tient ce discours: est-ce une vérité générale, ou bien est-ce le sentiment intériorisé et profondément ressenti par l'homme qui parle?

Un autre personnage est directement intéressé par cette «paternité naturelle», il s'agit d'un prêtre que le narrateur décrit avec sa nièce: «Quand l'abbé sermonnait, elle riait ; et quand il se fâchait contre elle, elle l'embrassait avec véhémence, le serrait contre son cœur tandis qu'il cherchait involontairement à se dégager de cette étreinte qui lui faisait goûter cependant une joie douce, éveillant au fond de lui cette sensation de paternité qui sommeille en tout homme.»² On retiendra de ces deux exemples (très marginaux dans l'ensemble de l'œuvre) qu'ils présentent la paternité et l'amour paternel comme des données absolues à propos de deux hommes qui en sont précisément exclus. Ils ne connaissent pas les joies supposées de la paternité, ils ne cherchent pourtant pas de substitut à cet amour. Ils le découvrent par défaut, par manque. D'autres figures de pères maupassantiens entreprennent une véritable quête de l'amour paternel.

Le désir de paternité

Une paternité des sentiments

Certains personnages des Contes sont exclus de la paternité, soit à cause de leur état ecclésiastique ou à cause de circonstances personnelles particulières qui ne leur ont pas permis de vivre cette expérience.

¹ Promenade, Pléiade II, 130.

² Clair de lune, Pléiade I, 595.

C'est ainsi le cas de l'amputé que le narrateur rencontre dans un train dans *l'Infirmes*. Ils se connaissaient depuis des années auparavant. Le narrateur reconstitue peu à peu l'histoire de l'homme qu'il retrouve. Fiancé à Mademoiselle de Mandale, il part à la guerre et en revient mutilé. Sa fiancée se marie alors avec M. de Fleurel:

«Je lui demandai tout à coup:

«Madame de Fleurel a-t-elle des enfants?

-Oui, une fille et deux garçons. C'est pour eux que je porte ces jouets.»³

Ce transfert de paternité est suffisamment atypique dans les Contes pour qu'on doive le signaler. L'écriture prend le parti du détachement ; il n'y a ni lyrisme, ni pathos, mais le simple exposé des faits et la conclusion de leur enchaînement.

Une paternité spirituelle

Le conte *Le Baptême* situe le lecteur dans un contexte très familial. Le rapport s'établit entre le prêtre qui baptise son neveu et l'enfant ; cette relation est vécue sur le mode physique: vue, toucher, sont sollicités d'emblée pour entrer en contact:

Le prêtre prit l'enfant, dont la robe blanche faisait une grande tâche éclatante sur la soutane noire, et il l'embrassa, gêné par ce léger fardeau, ne sachant comment le tenir, comment le poser. Tout le monde se mit à rire.

Une des grands-mères demanda de loin:

«Ça ne t'fait –il point deuil, dis l'abbé qu'tu n'en auras jamais de comme ça?»

Le prêtre ne répondit pas. Il allait à grandes enjambées, regardant fixement le mou-tard aux yeux bleus dont il avait envie d'embrasser encore les joues rondes. Il n'y tint plus, et le levant jusqu'à son visage, il le baisa longuement (...).

Il semblait surpris par la vue de cet enfant, comme s'il n'en avait jamais aperçu. Il le considérait avec une attention réfléchie, avec une gravité songeuse, avec une tendresse éveillée au fond de lui, une tendresse inconnue, singulière, vive et un peu triste, pour ce petit être fragile qui était le fils de son frère.⁴

C'est d'abord cette proximité charnelle qui permettra à l'abbé de découvrir une émotion proprement spirituelle. Lui, l'homme de Dieu ne peut en rester

³ *L'Infirmes*- Pléiade I, 1049.

⁴ *L'Infirmes*- Pléiade I, 1049.

aux émotions purement sensuelles et psychologiques de la fierté d'une descendance... mais il parvient à un niveau plus profond. Le champ lexical religieux l'indique clairement: «mystère», «saint», «incarnation», «âme», «auguste».

Il n'entendait rien, il ne voyait rien, il contemplait l'enfant. Il avait envie encore de le prendre sur ses genoux, car il gardait sur sa poitrine et dans son cœur, la sensation douce de l'avoir porté tout à l'heure en revenant de l'église. Il restait ému devant cette larve d'homme comme devant un mystère ineffable auquel il n'avait jamais pensé, mystère auguste et saint, l'incarnation d'une âme nouvelle, le grand mystère ineffable auquel il n'avait jamais pensé, le grand mystère de la vie qui commence, de l'amour qui s'éveille, de la race qui se continue, de l'humanité qui marche toujours.⁵

Tout au long du conte, le narrateur insiste sur l'expérience radicalement nouvelle du prêtre, une expérience vécue dans la solitude, car les autres convives partagent les joies d'une sensualité débordante. Le récit s'achève sur la vision pathétique du prêtre anéanti par ces émotions destructrices: «L'abbé, à genoux près du berceau, sanglotait le front sur l'oreiller où reposait la tête de l'enfant». ⁶

Une paternité médicale:

Dans ce nouveau conte qui se déroule lui aussi pendant un baptême, le narrateur-médecin assiste à une cérémonie pendant laquelle l'enfant subit de mauvais traitements. Pendant une journée d'hiver glaciale, l'enfant doit attendre le sacrement nu. Le médecin proteste vigoureusement, mais en vain: «Je voulais couvrir de force la faible créature (...) je me tournai vers mon jardinier: «Rentrez bien vite maintenant et réchauffez-moi cet enfant-là tout de suite» et je lui donnai quelques conseils pour éviter, s'il en était temps encore, une fluxion de poitrine».⁷ (On voit bien comment s'opère le transfert de paternité: le véritable père n'est pas celui qui a transmis la vie, mais c'est celui qui sait prendre soin de la santé de l'enfant.) Cette «défense et illustration de la paternité» se double d'une critique à la fois sociale et religieuse: les parents indignes sont des paysans bretons, illettrés et ignares, soumis à toutes les superstitions, si cruelles soient-elles. Ce sont les victimes plus ou moins innocentes d'une religion détestable: «Le prêtre ânonnait les syllabes latines qui

⁵ Le Baptême, Pléiade I, 1146-1147

⁶ Le Baptême, Pléiade I, 1147.

⁷ (Le Baptême, Pléiade II, 439).

tombaient de sa bouche, scandées à contresens. Il marchait avec lenteur, avec une lenteur de tortue sacrée ; et son surplis blanc me glaçait le cœur, comme une autre neige dont il se fût enveloppé, pour faire souffrir, au nom d'un Dieu inclément et barbare, cette larve humaine que torturait le froid.⁸» Le ton indigné et les tournures péjoratives disent la révolte du narrateur-médecin. Il parle au nom du Progrès et de la Science. Sa fonction médicale est une garantie d'humanisme qui tente de lutter contre les carences familiales.

Ces trois exemples nous permettent de nuancer le portrait du père maupassantien: si le père biologique se montre parfois défaillant ou décevant, une conscience paternelle plus spirituelle, plus réfléchie et plus affinée naît chez d'autres hommes. Cependant, dans chacun des Contes analysé, ce sentiment est vécu dans la frustration, dans la souffrance ou dans la douleur révoltée.

Il est heureusement d'autres exemples où le transfert de paternité peut se vivre de manière plus épanouie et plus complète.

Les pères d'adoption

Les pères accueillants:

Un jour d'Epiphanie, une famille découvre un enfant abandonné: «On enleva ses linges avec soin, et comme Baptiste approchait sa lanterne de la porte de cette carriole qui ressemblait à une niche roulante, on aperçut dedans un petit enfant qui dormait.

Nous fûmes tellement stupéfaits que nous ne pouvions dire un mot. Mon père se remit le premier, et comme il était de grand cœur, et d'âme un peu exaltée il étendit la main sur le toit de la voiture et il dit:

«Pauvre abandonné, tu seras des nôtres!»⁹

La présentation théâtrale (gestes et discours à l'appui), l'attitude du père et l'ironie du narrateur permettent d'établir une certaine distance avec ce portrait du père, sans que la sincérité du sentiment paternel, même exalté, ne soit jamais remise en cause.

⁸ (Mademoiselle Perle, Pléiade II, 678).

⁹ (Le Père Amable. Pléiade II, 732).

On voit avec *Le Père Amable* que cette paternité définie comme «accueillante» est directement liée aux relations de l'homme avec la mère. Le fils Houlbrière veut épouser Céleste bien qu'elle ait eu un enfant avec un autre homme. Non seulement, l'enfant n'éloigne pas, mais au contraire, il rapproche le nouveau couple: «Il tenait toujours l'enfant dans ses bras. Il l'embrassa de nouveau et le remit sur les hardes de femme. (...) Certes il voulait épouser Céleste Levesque, il la voulait avec son enfant parce que c'était la femme qu'il lui fallait».¹⁰

Ce mariage est voulu par le fils Houlbrière contre l'avis de son père, le père Amable. Devenir le père adoptif d'un enfant (malgré la malédiction de son propre père) est aussi un moyen de s'affranchir de la tutelle paternelle.

Les pères d'adoption.

Avant de repérer et d'étudier le problème de l'adoption, il nous semble pertinent de la situer historiquement. D'une part, Yvonne Knibiehler situe la possibilité d'adopter: (1987:190) «Le décret du 8 janvier 1792 rendait possible l'adoption (...) Le Code Civil maintient l'adoption, mais elle est très étroitement réglementée».

Par ailleurs, J. Dupâquier précise les conditions indispensables à l'adoption: (1988:45 «Les conditions les plus restrictives concernent l'adopté: en décrétant qu'il doit être soit majeur, soit obtenir le consentement de ses père et mère, la loi exclut d'office la possibilité de l'adoption des enfants orphelins ou abandonnés.

Nous pouvons donc aborder la lecture du conte intitulé «Aux champs» en connaissance de cause. Un couple sans enfant rencontre régulièrement les enfants de deux chaumières voisines, les Vallin et les Tuvache. La femme après avoir fait connaissance avec les enfants fait une proposition aux parents:

Elle reprit haleine et continua:

«Nous n'avons pas d'enfants, nous sommes seuls, mon mari et moi... nous le garderions, voulez-vous ?»

La paysanne commençait à comprendre. Elle demanda:

¹⁰ (Aux Champs, Pléiade I, 609).

«Vous voulez nous prendre not' Charlot ? Ah ben non, pour sûr».

Alors, M. d'Hubières intervint: ma femme s'est mal expliquée: nous voulons l'adopter mais il reviendra vous voir. S'il tourne bien, comme tout le porte à croire, il sera notre héritier. Si nous avons, par hasard, des enfants, il partagerait également avec eux. Mais s'il ne répondait pas à nos soins, nous lui donnerions, à sa majorité, une somme de vingt mille francs, qui sera immédiatement déposée en son nom chez un notaire. Et comme on a aussi pensé à vous, on vous servira jusqu'à votre mort une rente de cent francs par mois. Avez-vous bien compris?»¹¹

L'observation des termes du discours pour nommer les relations parentales est riche d'enseignement: «garder» dit Mme d'Hubières, la virtuelle mère adoptante, «prendre» dit la mère Mme Tuvache. Le père adoptant, M. d'Hubières ne parle pas ce langage, il ne situe pas l'enjeu des sentiments (et les arrachements qu'ils supposent), mais il emploie un langage juridique: il parle d'adopter. Ses arguments sont étayés sur des propositions financières précises. Il termine en s'assurant que son message a été perçu dans sa totalité («avez-vous bien compris») mais ce discours a le défaut de la précision car les Tuvache, heurtés par le marché proposé, refusent net l'adoption. Les d'Hubières font alors la même demande aux voisins en tirant la leçon de leur échec et en présentant la situation de manière plus délicate: «La femme enfin demande:

«Qué qu't'en dis l'homme?»

Il prononça d'un ton sentencieux:

«J'dis qu'c'est point méprisable».¹²

La possible polysémie de l'adjectif «méprisable» et l'ambiguïté qui en découle insiste sur le lien entre adoption et argent. Pourtant, d'autres contes présentent des situations semblables (sans que ce soit une adoption *stricto sensu*) en mettant davantage l'accent sur les relations affectives.

Rose, mariée au patron de la ferme dans laquelle elle est servante, forme avec lui un couple stérile. Ils opèrent toutes les tentatives possibles pour avoir un enfant, mais ces dernières restent vaines. Le mari reproche amèrement à Rose la situation. Excédée par l'injustice du reproche, elle lui avoue avoir eu auparavant un enfant qui vit alors chez une nourrice. La réaction du mari ne se fait pas attendre:

¹¹ (Aux Champs, Pléiade I, 609).

¹² (Histoire d'une Fille de Ferme. Pléiade I, 243).

«Eh bien, on ira le chercher c't'enfant puisque nous n'en avons pas ensemble». Elle eut un tel effarement que si la force ne lui eût pas manqué, elle se serait assurément enfuie.

Mais le fermier se frottait les mains et murmurait:

Je voulais en adopter un, le v'là trouvé, le v'là trouvé. J'avais demandé au curé un orphelin».

Puis riant toujours, il embrassa sur les deux joues sa femme éplorée et stupide (...)

Il marchait à grands pas dans la cuisine en répétant: «Eh bien, vrai, ça m'fait plaisir; c'est pas pour dire, mais je suis content, je suis bien content». ¹³

Ce conte offre le portrait d'un père pragmatique dont le désir de paternité comporte une donnée sociale: il a le désir de transmettre son bien, sa terre et son savoir. Il voit dans la paternité une loi universelle à laquelle tous les hommes se soumettent et qui donne sens à leur existence. Quand sa stérilité lui est révélée, il s'adapte à une nouvelle situation en adoptant l'enfant de Rose, comme si cela coulait de source.

II. PATERNITÉ HAÏE

Les pères indifférents.

L'indifférence recouvre des attitudes variées dans les Contes. On a rassemblé sous ce terme les différentes situations dans lesquelles les pères ne manifestent ni leur émotion ni leur attachement à l'égard de leurs enfants. A titre d'exemple, *Le Retour* présente la vie de marins perdus en mer. La femme de l'un d'entre eux se remarie avec Levesque. Mais un jour, un vieil homme se présente chez elle et elle reconnaît en lui Martin, son premier mari qu'elle croyait mort depuis longtemps: «Alors, Martin, considérant les enfants en cercle autour de lui, désigna d'un coup de tête les deux fillettes:

«C'est-i les miennes?»

Levesque dit: «C'est les tiennes».

Il ne se leva pas, ne les embrassa point, il constata seulement:

«Bon Dieu, qu'a sont grandes!»¹⁴ Les paroles du père sont transmises au style direct et se contentent de vérifier la filiation et de constater une vérité

¹³ (*Le Retour*, Pléiade II, 210-211).

¹⁴ (*L'Abandonné*, Pléiade II, 228).

physique. L'absence d'émotion verbalisée ou manifestée physiquement place ce père dans un silence très lourd, faisant de ce revenant un géniteur consubstantiellement étranger à sa progéniture.

Quand les parents d'un enfant qu'ils ont abandonné à la naissance décident à la fin de leur vie de le revoir, la distribution des rôles entre père et mère se fait singulièrement sur le même mode. Les mères sont prêtes à s'épancher, rêvent de cette rencontre espérée avec un enfant idéal et vivent ce moment avec émotion: «Non, je ne pouvais plus résister à ce désir de le voir, qui me hante depuis quarante ans. Vous ne comprenez pas cela, vous, les hommes. (...)»

Monsieur d'Apieval, nerveux, un peu pâle, lui dit brusquement:

«Si vous ne savez pas vous maîtriser davantage, vous allez vous trahir tout de suite. Tâchez donc de vous dominer»¹⁵. A chaque fois, ce sont les pères qui prennent en charge le discours de l'indifférence, ou mieux de la distance; sans doute est-ce parce qu'ils ont conscience de la force d'un attachement possible.

Les pères violents.

Bien évidemment, les violences sont de différents types, physique ou psychologique, elles atteignent cependant toujours leur but. Le conte «Garçon, un bock», en présentant le traumatisme d'une dispute entre parents comme l'origine de l'apathie névrotique d'un quadragénaire ne pouvait laisser indifférents les critiques qui y ont vu un souvenir autobiographique. Le personnage principal, avant d'expliquer l'origine de sa déchéance tient un discours nihiliste dont on ne connaîtra l'origine que plus loin: «Oui, moi, je ne fais rien; je me laisse aller, je vieillis. En mourant, je ne regretterai rien, je n'aurai pas d'autre souvenir que cette brasserie. Pas de femme, pas d'enfants, pas de soucis, pas de chagrins, rien. Ça vaut mieux».¹⁶

Le souvenir-écran est constitué par la dispute entre le père et la mère, dont le ressort principal est l'argent:

«Maman répondit, d'une voix ferme:

«Je ne signerai pas. C'est la fortune de Jean, cela. Je la garde pour lui et je ne veux pas que tu la manges encore avec des filles et des servantes, comme tu as fait de ton héritage».

¹⁵ («Garçon, un bock», Pléiade I, 1125).

¹⁶ («Garçon, un bock», Pléiade I, 1126).

Alors papa, tremblant de fureur, se retourna, et saisissant sa femme par le cou, il se mit à la frapper avec l'autre main, de toute sa force, en pleine figure. Le chapeau de maman tomba, ses cheveux dénoués se répandirent, elle essayait de parer les coups, mais elle n'y pouvait parvenir. Et papa, comme fou, frappait, frappait. Elle roula par terre, cachant sa face dans ses deux bras. Alors, il la renversa sur le dos pour la battre encore, écartant les mains dont elle se couvrait le visage.

Quant à moi, mon cher, il me semblait que le monde allait finir ; que les lois éternelles étaient changées. J'éprouvais le bouleversement qu'on a devant les choses surnaturelles, devant les catastrophes monstrueuses, devant les irréparables désastres». ¹⁷

Cette extrême brutalité racontée par le fils charge le père d'une lourde responsabilité. Son acharnement et sa fureur sont accentués du fait qu'ils s'opposent à la faiblesse de la mère. L'enfant, plongé lui aussi dans une passivité impuissante donne à l'événement une portée totalisatrice et philosophique, le sentiment d'une innocence à jamais perdue que les termes hyperboliques soulignent: «Catastrophes monstrueuses», «irréparables désastres».

La violence s'exerce contre les plus faibles dans les Contes, contre les femmes comme on vient de le voir, ou aussi contre les enfants. C'est le cas de la vie du magistrat racontée dans le conte *La Confession*. Cet homme expose, dans le testament lu à ses enfants, la mort qu'il a infligée au fils qu'il eut d'une maîtresse. «Je sentais grandir en moi une haine contre mon fils ; contre ce petit morceau de chair, vivante et criante qui barrait ma route, coupait ma vie, me condamnait à une existence sans attente, sans tous ces espoirs vagues qui font charmante la jeunesse». (*La Confession*, Pléiade I, 374) Pour se débarrasser de l'enfant, il expose son fils au froid, l'enfant meurt peu après d'une fluxion de poitrine: «Et depuis... depuis ce moment ; je n'ai point passé une heure, sans que le souvenir atroce, cuisant, ce souvenir qui ronge, qui semble tordre l'esprit en le déchirant, ne remuât en moi comme une bête mordante enfermée au fond de mon âme». ¹⁸

Le récit de cette violence est pris en charge par le père qui l'a commise ; le choix de cette voix narrative permet donc que le problème soit traité d'une manière complète: le père expose les circonstances (atténuantes ?) de son acte, il décrit le déroulement du crime puis il peut exposer ses sentiments. Le

¹⁷ (*La Confession*, Pléiade I, 377).

¹⁸ («Moiron», Pléiade II, 988,989).

réseau lexical des sensations physiques expérimentées, explicite jusqu'à l'insoutenable, mérite d'être relevé: «cuisant», «ronge», «tordre», «déchirant», «mordante», tout se passe comme si pour se punir d'avoir tué son propre enfant, il s'infligeait des angoisses physiquement incarnées.

Cet infanticide n'est pas isolé dans les Contes. On découvre ainsi dans *Moiron* qu'un instituteur aimé et réputé est l'assassin des élèves qui meurent mystérieusement dans sa classe. Quand il doit s'expliquer sur ses crimes, il peut dire:

«Je n'avais jamais fait le mal, jamais commis un acte vilain. J'étais pur comme on ne l'est pas, monsieur.

Une fois marié, j'eus des enfants et je me mis à les aimer comme jamais père ou mère n'aima les siens. Je ne vivais que pour eux. J'en étais fou. Ils moururent tous les trois! Pourquoi? Pourquoi? (...).

Dieu, Monsieur, c'est un massacreur. Alors, moi, monsieur, j'en ai tué aussi des enfants. Je lui ai joué le tour. Ce n'est pas lui qui les a eus, ceux-là. C'est moi. »¹⁹

Cet amour paternel blessé qui conduit au crime repose sur une théodécie particulière: Dieu perçu ici comme le Père des pères ne peut être dépassé que dans la mort: tuer des enfants, c'est se montrer l'égal de Dieu. Ce récit, comme dans le cas de *La Confession* se fait dans la proximité de la mort, soit au moment-même de la disparition, soit, comme dans *La Confession*, où il s'agit d'une révélation post mortem.

Les pères incestueux.

L'inceste père/fille est loin d'être une exception dans les Contes, il faut toutefois relever que les effets de ces incestes sont différents. Le père incestueux du conte *l'Ermite* est soulevé par l'acte qu'il a commis et sa révolte gagne sa perception du monde:

«La vie m'apparut odieuse, et révoltante, pleine de misères, de hontes, d'infamies voulues ou inconscientes. Ma fille!... Je venais peut-être de posséder ma fille! Et Paris, ce grand Paris sombre, morne, boueux, triste, noir, avec toutes ces maisons fermées, était plein de choses pareilles, d'adultères, d'incestes, d'enfants violés. Je me rappelai ce qu'on disait des ponts hantés par des vicieux infâmes. J'avais fait, sans le

¹⁹ (L'Ermite, Pléiade II, 690).

vouloir, pis que ces êtres ignobles. J'étais entré dans la couche de ma fille! Je faillis me jeter à l'eau! J'étais fou!»²⁰

Pour réparer son forfait, l'homme lègue la moitié de sa fortune à sa fille en gardant l'anonymat et en se faisant passer pour un ami inconnu. Puis il part et reste condamné à une errance sans fin. Il n'a désormais plus de lieu où s'attacher, où se rattacher. Sa seule défense (qui ne parvient pourtant pas à libérer sa conscience) est qu'il attribue une part de son acte au hasard. Le cas de M. Jocaste est tout différent et le titre même du conte aurait largement suffi à nous l'indiquer.

Bien des années après la mort de sa maîtresse qui eut une fille avec lui, Pierre Martel retrouve cette enfant devenue une jeune fille. Il s'abîme dans la contemplation de la ressemblance entre la mère et la fille: ils deviennent amants et il prend une résolution:

Et il l'aimait, se plongeant dans la pensée de son forfait abominable et doux, déchiré de douleur et ravagé de désirs. Qui donc le saurait?... Puisque l'autre était mort, le père!

Soit! se dit-il ; ce secret infâme pourra me ronger le cœur. Comme elle ne saurait le soupçonner; j'en porterai seul le poids.

Il demanda sa main et l'épousa».²¹

Le père désigne le père légal, alors que le père incestueux choisit de vivre son union dans le cadre du mariage. Nulle ne trace d'un conflit moral, si ce n'est l'emploi d'antonymes, qui incarnent seulement une certaine contradiction : « abominable et doux », « douleur », « désirs ».

La violence de l'absence.

Il y a pourtant bien un « blanc » dans le portrait du père maupassantien: c'est celui de sa place lors des abandons, avortements et infanticides. Il est utile de rappeler le cadre historique comme le fait Jacques Dupâquier (1988:436): « On constate deux faits majeurs: une hausse de la proportion des naissances illégitimes et des abandons d'enfants. On relève aussi une grande fréquence des crimes et délits contre l'enfant (avortements, infanticides) » Jacques Gélis

²⁰ (M. Jocaste, Pléiade I, 721).

²¹ (L'Abandonné, Pléiade II, 227).

remarque également: (1984:433) «Il y a un gonflement continu de l'abandon. Celui-ci avait été tellement intériorisé par les populations comme moyen commode et acceptable de refuser l'enfant qu'elles ne pouvaient aisément y renoncer, principalement celles qui étaient les plus défavorisées. Ce n'est qu'à partir des années 1830 que l'abandon commença à régresser».

Jacques Gélis évoque l'abandon dans les familles misérables, les contes mentionnent ce fait aussi dans les familles aisées comme dans *l'Abandonné*: «Et quelle secousse elle avait sentie en son cœur en entendant ce frêle gémissement d'enfant, ce miaulement, ce premier effort d'une voix d'homme!

Et le lendemain! Le lendemain! Le seul jour de sa vie où elle eût vu et embrassé son fils, car jamais, depuis, elle ne l'avait seulement aperçu! (...) Elle ne l'avait pas revu une seule fois, ce petit être sorti d'elle, son fils! On l'avait pris, emporté, caché».²² Dans ces paroles maternelles rapportées au style indirect libre, l'emploi du pronom indéfini «on » remplit parfaitement sa fonction: il laisse planer le doute et l'ambiguïté ; il n'y a pas de trace du père dans cet abandon de l'enfant.

De même, l'avortement est décrit selon le point de vue des femmes. Celle qui est l'héroïne du conte *l'Enfant* est décrite comme étant débordée par sa sensualité. Veuve pour la deuxième fois, et ne pouvant vivre dans la continence sexuelle, elle prend alors son jardinier pour amant et se trouve bientôt enceinte. Pour effacer la honte de cette union, elle provoque elle-même l'avortement et l'acte est raconté par le narrateur-médecin. Une fois de plus, il n'est pas fait mention du père. Quand Armand Lanoux parle de «trou à la place du père», nous trouvons là encore un motif pour lui donner raison.

III.PATERNITÉ IMPOSSIBLE.

Le père interdit.

On a déjà largement illustré la force du poids social qui empêche certains hommes de reconnaître et de vivre leur paternité dans les Contes. Le facteur social intervient à plusieurs reprises comme un poids d'inhibition et une

²² (Histoire d'une fille de ferme, Pléiade I, 615).

force d'immobilisme. On peut donc penser que Maupassant, au-delà du contenu narratif de ses contes pose la question de la place de l'enfant adultérin dans la société. Un autre motif interdit la paternité, non plus d'ordre social, mais d'ordre physique, celui de la stérilité masculine sur lequel pèse le tabou que rappelle Yvonne Knibiehler: (1987:189) «Une sorte de tabou s'appesantit peu à peu sur la filiation biologique: l'impuissance et la stérilité masculines sont de mieux en mieux occultées ; le silence se fait sur elles. Le Code Civil a le soin de conserver un palliatif à la stérilité masculine: «l'enfant né dans le mariage a pour père le mari». Celui qui ne parvient pas procréer n'a qu'à fermer les yeux sur l'adultère de sa femme, ou même le provoquer: il sera père des enfants qu'elle mettra au monde».

La stérilité masculine éveille dans les Contes soit la pitié et les conseils comme dans Histoire d'une fille de ferme. Toutes les sources du savoir sont convoquées: la force du savoir populaire, la source scientifique et enfin la garantie religieuse:

«Une voisine lui indiqua un moyen: c'était de donner à boire à son mari tous les soirs un verre d'eau avec une pincée de cendre. Le fermier s'y prêta, mais le moyen ne réussit pas. Le berger lui remit un pain sur lequel il fit des signes, un pain pétri avec des herbes dont il fallait que tous les deux mangeassent un morceau, la nuit, avant comme après leurs caresses (...).

Un instituteur leur dévoila des mystères, des procédés d'amour inconnus aux champs, et infaillibles, disait-il. Ils ratèrent.

Le curé conseilla un pèlerinage au Précieux-Sang de Fécamp. Rose alla avec la foule. Elle supplia Celui que tous imploraient de la rendre encore une fois féconde. Ce fut en vain».²³

D'une manière générale, la stérilité masculine éveille les sarcasmes dans les Contes, comme dans *Un Million*, où une vieille tante a laissé comme clause indispensable pour recevoir un héritage fort conséquent que le couple ait un enfant:

«Des bruits couraient au ministère ; on savait la désillusion du testament et on plaisantait dans toutes les divisions sur ce fameux «coup du million». Les uns donnaient à Bonnin des conseils plaisants ; d'autres s'offraient avec outrecuidance pour remplir la

²³ (Un million, Pléiade I, 615).

clause désespérante. Un grand garçon surtout, qui passait pour un viveur terrible, et dont les bonnes fortunes étaient célèbres par les bureaux, le harcelaient d'allusions, de mots grivois, se faisant fort, disait-il, de le faire hériter en vingt minutes».24

L'annonce de la stérilité se fait tardivement par la femme, jamais de manière directe: c'est par allusion que les hommes apprennent la vérité. Cette stérilité a des effets divers sur les hommes et différents registres littéraires (dont la farce, chère à Maupassant) sont utilisés pour dire cette variété. Enfin, la stérilité masculine provoque toujours des modifications dans les rapports de couple. L'éternelle question du partage du pouvoir sera envisagée dès à présent dans cette nouvelle forme de paternité.

IV.A LA RECHERCHE D'UNE NOUVELLE FORME DE PATERNITÉ

Pour combler cette insatisfaction liée à la paternité pour les pères maupassantiens, Maupassant exprime une recherche de nouvelles formes de la paternité qui s'exprime à plusieurs niveaux.

La quête:

Dans *Les dimanches d'un bourgeois de Paris*, le narrateur rapporte les dires «scientifiques» d'un philosophe:

«Je vous citerai encore un passage d'un autre grand philosophe, anglais celui-là: Herbert Spencer. Voici: «Chaque sexe est capable, sous l'influence de stimulants particuliers, de manifester des facultés ordinairement réservées à l'autre. Ainsi, pour prendre un cas extrême, une excitation spéciale peut faire donner du lait aux mamelles des hommes ; on a vu pendant des famines des petits enfants privés de leur mère être sauvés de cette façon. Nous ne mettrons pourtant pas cette faculté d'avoir du lait au nombre des attributs du mâle».25

Avec le père capable d'allaiter dans ce premier conte et le mythe du père enceint qui retrouve à travers le personnage de Toine une nouvelle vigueur. Ce personnage sympathique et jovial tient un café au fin fond du Pays de Caux. Mais sa vie joyeuse change de cours quand il subit une attaque de paralysie. Sa femme, qui ne supporte pas de le voir immobile, l'oblige à couvrir des œufs:

²⁴ (Toine, Pléiade II, 432).

²⁵ (Les dimanches d'un bourgeois de Paris. Pléiade I, 164).

«Toine dut donc se résigner à laisser introduire dans sa couche cinq œufs contre son flanc gauche. Après quoi, il eut sa soupe. (...).

Toine fut vaincu. Il dut couvrir, il dut renoncer aux parties de dominos, renoncer à tout mouvement, car la vieille le privait de nourriture avec férocité à chaque fois qu'il cassait un œuf (...), il s'inquiétait de la couveuse jaune qui accomplissait dans le poulailler la même besogne que lui.

Or, un matin, sa femme rentra très émue et déclara:

«La jaune en a sept. Y avait trois œufs de mauvais».

Toine sentit battre son cœur. Combien en aurait-il, lui ? Il demanda: «ce sera tantôt ?» avec une angoisse de femme qui va devenir mère. (...).

Toine qui suait d'émotion, d'angoisse, d'inquiétude, murmura:

«J'en ai encore un sous le bras gauche à c't'heure».

Sa femme plongea dans le lit sa grande main maigre, et ramena un second poussin, avec des mouvements soigneux de sage-femme». ²⁶

La métaphore de la parturition est filée avec jubilation par Maupassant. On assiste là à un premier niveau de paternité grotesque. Dans *Le cas de Madame Luneau*, la femme après la mort de son mari doit être enceinte pour pouvoir conserver le bien qu'elle hérite de lui. Tenue par cet ultimatum économique, elle engage plusieurs hommes (contre la promesse d'une récompense économique si leur entreprise réussit) à l'aider à remplir la condition *sine qua non*. Le conte décrit le procès où plusieurs hommes prétendent être le père en ne négligeant aucun détail croustillant. Quand le juge demande à chacun des hommes s'il a lieu de présumer qu'il est le père de Madame Luneau, il reçoit à chaque fois une réponse affirmative. On a alors le premier exemple d'une paternité multiple...qu'on retrouvera dans le conte *Mouche*. Alberto Savinio présente ce dernier conte en disant: (1977:89) «En plus d'être un cas très intéressant d'association sexuelle, *Mouche*, l'un des contes les plus réussis de Maupassant, est un bel exemple d'abolition de la recherche de la paternité».

Cinq canotiers de la Seine ont une maîtresse en commun, *Mouche*. L'un deux apprend aux autres un événement notable:

«Cette pauvre *Mouche* m'a annoncé une désastreuse nouvelle dont elle m'a chargé en même temps de vous faire part. Elle est enceinte. Je n'ajoute que

²⁶ (Toine, *Pléiade II*, 432).

deux mots: «Ce n'est pas le moment de l'abandonner et la recherche de la paternité est interdite». (Mouche, Pléiade II, 1175).

Ainsi la paternité est-elle assumée par tous les hommes et quand l'un d'eux s'exclame: «l'union fait la force», on ne peut que souligner qu'être père à cinq, c'est l'équivalent de n'être pas père.

Fallait-il donc la ressource ultime de cette création littéraire pour se tenir à l'écart d'une paternité si encombrante?

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

L'ouvrage de référence est:

Contes et Nouvelles, Guy de Maupassant, préface d'Armand Lanoux, introduction de Louis Forestier, texte établi et annoté par Louis Forestier. Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade. Tome I (1974), Tome II (1979)

A) LIVRES

- BONNEFIS, Philippe (1981): *Comme Maupassant*. Lille, Presses Universitaires de Lille.
 DELUMEAU, Jean et ROCHE, Daniel (sous la direction de) (2000): *Histoire des pères et de la paternité*. Paris, Larousse.
 DUFILS, Lucien (1986): *La mystérieuse naissance de Maupassant*. Paris, Grasset.
 DUPÂQUIER, Jacques (1988): *Histoire de la population Française*, Paris, Puf.
 GELIS, Jacques (1984): *L'arbre et le fruit. La naissance dans l'Occident Moderne du XVIème au XIXème siècle*. Paris, Fayard.
 GODEFROY-DEMOMBYNES, Lorraine (1943): *La Femme dans l'œuvre de Maupassant*. Paris, Mercure de France...
 KNIBIEHLER, Yvonne (1987): *Les pères aussi ont une histoire*. Paris, Hachette.
 LANOUX, Armand (1979): *Maupassant, le Bel Ami*. Paris, Fayard.

B) ARTICLES

- LECLERC, Yvan (2002): «Flaubert/ Maupassant: la dépression en héritage», *Magazine Littéraire*, Paris, pp. 16-103.
 LECLERC, Yvan (2003): «Maupassant: la difficulté d'être» *Magazine Littéraire*, Paris, pp. 56-57.
 LEFEBVRE, René (2000): « horreur et ressemblance dans les Contes et nouvelles de Maupassant: du semblable à l'innommable», *Travaux de Littérature*, n°13, pp. 227-246.

